



**HAL**  
open science

## La frontière dans les têtes

Freddy Raphaël

► **To cite this version:**

Freddy Raphaël. La frontière dans les têtes. Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Collection Connaissance des hommes, L'Harmattan, pp.263-267, 1993. halshs-00004512

**HAL Id: halshs-00004512**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004512>**

Submitted on 1 Sep 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA FRONTIERE DANS LES TETES

*Freddy Raphaël*

[Rédaction 1991

Référence de publication : Raphaël Freddy : « La frontière dans les têtes », Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Paris, L'Harmattan (Connaissance des hommes), 1993, pp. 263-267. ISBN2738422403. Notice sommaire en ligne oai:halshs.ccsd.cnrs.fr:halshs-00003996\_v1 URL <http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00003996>]

*Pour Jacques Gutwirth  
qui a compris que notre vocation de juif est d'être des rôdeurs de frontières*

Dans l'Allemagne contemporaine, la frontière – « *der Zaun* », la clôture de fil de fer barbelé jalonnée de miradors – en même temps qu'elle a fracturé des régions qui formaient un ensemble économiquement et culturellement intégré, a parfois séparé des familles. Leurs membres, de part et d'autre de la ligne, se sont vus interdire tout échange, toute communication. A l'enfant de l'Ouest qui interpellait les ouvriers de la coopérative agricole travaillant dans les champs, juste au-delà de la clôture, ceux-ci n'avaient pas le droit de répondre. La frontière a pétrifié les rapports de ceux qui, jusque là, étaient proches. Pour échapper à la suspicion, les hommes de la clôture ont intériorisé l'interdit et l'inexistence d'autrui dans leur champ de perception. La clôture, et le système de surveillance infinie qui s'exerçait jusque dans la sphère de l'intime, s'efforçant d'abolir la frontière entre le privé et le public, ont réussi à « endiguer » toute réaction émotionnelle (*Gefühlstau*). De l'érosion à la suppression, par auto-contrôle, la dérive est progressive, jusqu'au « bonheur de pierre ». Aujourd'hui encore, dans l'Allemagne unifiée, ils sont étrangement évasifs, voire muets, quant à cette expérience de la déchirure et de la paralysie consentie.

L'ancienne République Démocratique d'Allemagne s'est non seulement maintenue, mais également légitimée, par une référence constante à la frontière. Le Mur avait pour vocation d'isoler et de « protéger » une

Allemagne régénérée, purifiée de la souillure du passé, et rédimée par l'édification d'une société égalitaire et fraternelle. La construction de l'homme nouveau, les sacrifices que nécessitait la transformation du monde s'arc-boutaient, comme Elisabeth Sledziewski<sup>1</sup> l'a montré avec beaucoup de pertinence, sur la présence maintenue d'une frontière séparant les temps maudits de l'ère « radieuse », un passé d'atrocité de l'aube d'une époque messianique. D'où l'émergence d'une véritable « culture des ruines », « l'entretien » de ces dernières, afin qu'elles balisent l'espace comme une allégorie permanente de la fureur destructrice de la guerre « impérialiste », de l'effort soutenu et des sacrifices consentis pour édifier l'homme nouveau. La mise en scène de la mort, ainsi circonscrite, témoigne en même temps de son dépassement.

La présence obsédante d'un champ de dévastation fut une composante structurelle de la culture de la République Démocratique, comme un témoignage de la barbarie surmontée, comme la pierre de fondement d'un autre projet de l'homme. Une telle « politique des ruines » semble s'opposer à la volonté délibérée de l'ancienne Allemagne de l'Ouest de recouvrir les décombres-stigmates, afin de faire table rase d'un passé encombrant. Ardue a été la lutte de ceux qui, voulant faire œuvre de mémoire, se sont opposés à l'entreprise conjuguée des promoteurs et des « révisionnistes » pour enfouir définitivement les restes des cellules de torture du quartier général de la Gestapo de Berlin.

L'usage différentiel des ruines, depuis l'unification de l'Allemagne, se trouve au centre d'une controverse, qui a trouvé un écho dans *Die Zeit* (7-8 fév. et 1<sup>er</sup> mars 1991). Faut-il les déblayer, les enfouir, ou les réhabiliter comme « témoins d'une identité engloutie ? » (Elisabeth Sledziewski). Au cœur de Dresde, les vestiges de la Frauenkirche, l'amoncellement des blocs grossièrement équarris et le pan troué de l'abside, se dressent comme une plaie vive. Mais l'inscription qui figure sur le monument le définit comme un « mémorial » de la « barbarie impérialiste », ce qui élude toute responsabilité du peuple allemand à l'égard du passé nazi. Tout près de l'église, le château reconstruit du Zwinger témoigne de l'humanisme et de la vocation culturelle de la société nouvelle. Contrairement aux apparences, il s'agit là, comme dans l'ancienne Allemagne de l'Ouest, du « recouvrement » et de l'enfouissement d'une mémoire. La réinterprétation partielle des traces qui constituent une frontière interne, séparant des ères essentiellement autres, constitue également une entreprise falsificatrice.

L'enthousiasme du démantèlement de la frontière a été rapidement suivi de l'invention d'une nouvelle ligne de séparation, destinée à maintenir à distance celui qui est trop proche, trop « envahissant ». C'est essentiellement à travers l'élaboration de rumeurs et d'un humour de dénigrement, que le « frère retrouvé », l'enfant prodigue enfin rentré à la maison paternelle, a été enfermé dans un stéréotype incapacitant. Il est, dans ces racontars qui se

---

1. Séminaire du Laboratoire de Sociologie de la Culture Européenne (C.N.R.S. U.A. 222), Strasbourg, le 14 mars 1991.

veulent exemplaires, accusé d'avoir profité abusivement de plusieurs versements d'argent destiné à l'accueil, d'avoir accepté du travail à n'importe quel prix, et, en même temps, d'avoir assez d'argent, gagné on ne sait comment, pour acheter de somptueuses limousines.

Ainsi, après l'impétuosité de ce que l'on a cru être des retrouvailles, est apparu un profond malaise. Jusque là, en effet, la séparation maintenait contradictoirement la fiction de l'identité essentielle du peuple allemand de part et d'autre du Mur, et, en même temps, assurait la « bonne distance » entre deux systèmes et deux cultures. Franchir la frontière, pour certains Allemands de l'Ouest, c'était s'aventurer, par un rituel codifié, dans un monde à la fois exotique et proche : ils se sentaient confortés et légitimés dans leur différence. La suppression de la frontière les a contraints d'élaborer un autre mode de légitimation, tandis que certains intellectuels de l'Est ne peuvent se résigner à reconnaître qu'ils ont mis leurs espérances au service d'une cause qui serait entièrement du côté du mal, de la terreur et de l'oppression. L'une des manières de rétablir la frontière abolie consiste précisément, pour les Allemands de l'Ouest, à élaborer des « blagues » et des « rumeurs » qui inscrivent l'autre dans une différence essentielle. Les frères retrouvés se voient crédités de la part maudite et servent, en contrepoint, à renvoyer une image valorisante à leurs détracteurs. Comme le souligne Utz Jeggle, faire d'eux de piètres conducteurs, ou des individus incultes, revient à s'attribuer une excellence au volant et à se parer d'un vaste savoir. C'est la pitié condescendante, voire le mépris, pour ce « frère raté » (*verhunste Bruder*), qui permet de surmonter un sentiment d'insécurité, et de rétablir une frontière interne.

A cela s'ajoute, de la part des Allemands de l'Est tout prêts à reconnaître et à dénoncer l'infériorité d'un système que la plupart disent avoir subi, la nécessité de dépasser une image dépréciatrice et dévalorisante d'eux-mêmes. Grande est leur tentation d'élaborer, à leur tour, un humour et des stéréotypes qui témoignent du mépris de l'étranger, notamment de la minorité polonaise, vietnamienne, et africaine qui réside parmi eux. Celle-ci devient le bouc émissaire de l'échec de l'utopie que la frontière avait permis d'entretenir, de l'attente qu'elle avait exacerbée et que la chute du Mur a entamée et déçue.

Une étude récente d'une équipe d'étudiants du *Ludwig Uhland Institut* de Tübingen, sous la direction du professeur Utz Jeggle, a analysé l'image des « Français » et celle des « Alsaciens » élaborée par les habitants de la frontière de Kehl. Si les premiers se voient crédités d'une capacité de jouir de la vie, d'une bonhomie à toute épreuve, les seconds constituent une véritable menace : ce sont des profiteurs sans scrupules, qui tirent partie de toute occasion qui leur est favorable, et qui n'hésitent pas à arracher, en acceptant de piètres salaires, des emplois destinés aux ouvriers allemands. Il nous semble que cette étude, hâtivement résumée, révèle le besoin de construire des frontières (*Abgrenzung*), afin de maintenir à distance, non pas ceux que leur altérité et les conditions historiques, économiques, sociales... éloignent, mais l'étranger proche. C'est ce dernier qu'il importe de contenir dans des limites rigoureusement définies.

Quant à la perspective de la construction européenne de 1992, les habitants de Kehl redoutent l'augmentation de la criminalité et du trafic de la drogue : ils pallient, par avance, la levée des frontières par l'enfermement de l'étranger dans un stéréotype qui l'isole. La proximité de la libre circulation des biens, des hommes et des idées génère une réelle angoisse, en même temps qu'elle exacerbe la perception méprisante du différent.

La suppression des frontières risque de relancer l'interrogation lancinante des peuples sur leur identité, sur leur aptitude à devenir « soi » au milieu de configurations changeantes. En quête d'un fondement stable et définitif, ils récusent « la relation d'incertitude » (Elisabeth Sledziewski) qui les relie au « devoir être » que construit l'imaginaire collectif. Lorsque les liens, mais aussi les repères de l'appartenance sont fragilisés, le sentiment d'insécurité favorise le repli crispé sur le même. Elisabeth Sledziewski défend une conception dynamique de l'identité pour laquelle un peuple, à travers son essentiel inachèvement, se construit dans une relation complexe d'appropriation et d'ouverture face aux autres communautés humaines. Au-delà de sa volonté de persévérer dans l'être, de maintenir les traits et les symboles qu'il reconnaît comme indices de sa spécificité, il doit redéfinir son projet dans une tension créatrice entre la tradition et l'invention, entre le retour sur soi et l'affrontement à l'histoire.

Pour Max Weber, ce n'est pas dans les capitales et les grandes cités au cœur des nations que s'est élaborée une culture novatrice, libérée de l'emprise des modes de penser traditionnels. C'est, au contraire, dans les cités « marginales » de la périphérie, le long des lignes de fracture où s'affrontent deux civilisations, que l'homme n'a pas désappris à affronter le cours des événements, à interroger le monde. A l'écart des zones saturées de culture, il est, lui, capable de s'étonner. Qu'en sera-t-il lorsque les frontières seront abolies ?

L'abolition des frontières signifie-t-elle, si nous adoptons la terminologie de Georg Simmel, le passage de la « porte », qui protège la demeure et en interdit l'accès, au « pont » qui unit deux cultures et réunit deux histoires ? Ne peut-on craindre, à l'inverse, que la perte de repères, le sentiment d'instabilité et d'insécurité n'exacerbent le refus méprisant de l'autre, son enfermement dans un stéréotype incapacitant ?

*F.R., Faculté des Sciences Sociales, Université de Strasbourg, 1991*